



Frédéric Chauvaud

Histoire de la haine Une passion funeste 1830-1930

Presses universitaires de Rennes

Introduction

DOI : 10.4000/books.pur.49560

Éditeur : Presses universitaires de Rennes

Lieu d'édition : Rennes

Année d'édition : 2014

Date de mise en ligne : 11 juillet 2019

Collection : Histoire

EAN électronique : 9782753559530



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

CHAUVAUD, Frédéric. *Introduction* In : *Histoire de la haine : Une passion funeste 1830-1930* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014 (généré le 16 novembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/49560>>. ISBN : 9782753559530. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.49560>.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Le 15 avril 1840, la pièce de George Sand, *Cosima ou la haine dans l'amour* est jouée devant un parterre élégant. Dans la salle, se trouve Charles-Augustin Sainte-Beuve qui signera un long compte-rendu bienveillant¹. Plus tard, une fois le texte publié, l'auteure souligne, dans une « Préface », qu'elle a voulu mettre en scène « l'intérieur d'un ménage ». Son héroïne est une jeune femme de Florence, mariée à Alvisse, mari « délicat de sentiment », courtois par Ordonio, jeune vénitien. Après diverses péripéties, Ordonio, à l'acte IV, lui déclare : « Notre amour s'est changé en haine, madame, c'en est assez. » Plus loin, les didascalies renseignent sur l'état d'esprit de Cosima : « *s'éloignant de lui avec une aversion insurmontable*². » La haine n'est pas véritablement explorée, mais associée à l'amour³, elle est présentée comme un de ses avatars possibles devenue une passion monstrueuse. Dans le public, nombreux sont les spectateurs à se dire que l'expérience de la haine est partagée par le plus grand nombre et pas seulement dans le domaine amoureux. Au début des années 1930, c'est un autre public qui s'attarde place Maubeuge. Le film et les actualités cinématographiques comptent moins que les discussions sur les « usines habitées » et les relations entre patrons et ouvriers. Jean Coutrat, voulant tirer les leçons des grandes grèves qui virent parfois un véritable climat de haine rêve à l'avènement d'une autre société où les rivalités entre classes dominantes et classes dominées seraient atténuées et remplacées par une forme nouvelle d'harmonie dans laquelle « la primauté de la personne humaine sur les mécanismes abstraits du libéralisme traditionnel et du matérialisme marxiste prendrait enfin figure de réalité⁴ ».

1. Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, *Premiers lundis*, t. 2, Paris, Michel Lévy frères, 1874, p. 213-218.

2. George SAND, *Cosima ou la Haine dans l'amour*, Leipzig, Cans et Cie, 1840, p. 7, 114 et 124.

3. Mélanie KLEIN et Joan RIVIÈRE, *L'amour et la haine. Étude psychanalytique*, Paris, Payot, coll. « PBP », 1969, 155 p. ; voir aussi Philippe CHARDIN, *L'amour dans la haine ou La jalousie dans la littérature moderne*, Genève, Droz, 1990, 206 p.

4. Jean COUTRAT, *Les leçons de juin 1936 : l'Humanisme économique*, Paris, Centre polytechnicien d'études économiques, 1936, p. 16.

Située au carrefour d'émotions et de sentiments très divers – la peur, la mélancolie, la détresse, l'apathie, le masochisme moral, la jalousie – la haine ne se laisse guère enfermer dans des catégories. Elle se retrouve dans « tous ses états » sous la plume de journalistes, d'envoyés spéciaux ou de correspondants. Parfois, elle se démonétise et devient la « rage », la « rancune », la « jalousie », l'« envie », le « dépit », l'« ardeur maléfique », l'« ivresse », le « vertige ». D'un journal à l'autre, des impressions prennent corps. Deux ou trois mots suffisent parfois à la cerner : la « vanité », la « ruse » et la « force ». Selon les circonstances, elle serait « insinuante » ou « violente », rejoignant en cela, en les confirmant, des analyses plus tardives⁵. Mais dans le *Petit Journal* de la fin du XIX^e siècle ou dans *Paris-Soir* du début du XX^e siècle la haine surgit longuement ou, au contraire, furtivement au détour d'une phrase. Ces grands quotidiens qui appartiennent à la « civilisation du journal⁶ » montrent que dans l'existence intime comme dans la vie sociale ordinaire chacun peut le vérifier, mêlant son expérience personnelle aux perceptions des transformations de la société et des relations sociales. Le journal intime de Catherine Pozzi l'illustre en grande partie. On y lit la détestation de soi, mais aussi des révoltes et un cri de haine, presque suicidaire, contre le « monde parisien » et les milieux qu'elle a fréquentés. Le 29 mars 1931, dimanche des Rameaux, elle écrit :

« Les ouvriers mineurs ont obtenu qu'on ne diminuât pas leurs salaires parce que les patrons gagnent un peu moins (chemins de fer, étranger). Claude, il y a deux ans, à l'usine, disait : "Il faut d'abord payer beaucoup plus les ouvriers..." Je hais la bourgeoisie étayée sur cette politique, et bêlant à cette littérature. Je hais les salons, je hais au-dessus de tous les vivants, les mondains et daines, leurs égoïsmes, leurs sottises, leurs calculs qui réussissent toujours. »

Et d'ajouter encore « La France étant "cela", je ne me sens plus française, je ne me sens d'aucun pays⁷... » Ici se télescopent à la fois une expérience sensible, faite de perception et de jugement, et ses effets sur la diariste. Pour comprendre la haine, il faut donc l'éprouver soi-même et la consigner, mais nombre d'observateurs et protagonistes ne sont pas capables de prendre la distance suffisante pour en rendre compte⁸. Certains subissent la haine ; d'autres la recherchent pour conforter des convictions. Rares sont les confidences. Toutefois, Valentin Couraud publie ses « réflexions » dans lesquelles

5. René MATHIS, *La haine*, thèse complémentaire, Nancy, Société d'impressions typographiques, 1927, p. 12.

6. Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY et Alian VAILLANT, *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde édition, 2011, 1762 p. ; et Christophe CHARLE, *Le siècle de la presse*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2004, 411 p.

7. Catherine POZZI, *Journal, 1913-1934*, Paris, Phébus, coll. « Libretto », p. 613.

8. Voir Reinhart KOSSELLECK, *L'expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard/Éditions du Seuil, coll. « Hautes Études », 1997, p. 207.

il restitue ses révoltes et ses états d'âme. Selon lui, pour comprendre la haine ou un état psychologique quelconque, il faut beaucoup aimer et beaucoup haïr. En effet, il s'avère indispensable que « l'âme ait souffert ou éprouvé de la jouissance ». La haine devient ainsi une sorte d'énergie salutaire qui apporte de l'ardeur. Pour haïr davantage, sans vouloir perpétrer des actes effroyables, mais pour s'immerger dans « le champ désolé de la haine », il se rend dans les lieux clos : les casernes, les églises et les tribunaux. Jaillissant des premières, il en ressort « saoul de haine ». Quittant les deuxièmes, il en ressort cette fois dans un état presque second car en voyant le peuple courber la tête, il a empli son cœur de haine et son cerveau est prêt d'éclater : « Je hais les ministres du fantôme tout puissant, je hais ces bourgeois et ces catins aristocratiques venant exhiber leur incommensurable sottise. » Sortant des troisièmes, il fait appel à toute sa raison pour ne pas commettre un geste épouvantable contre le premier venu. Il y a vu des « juges servants de l'Iniquité » et fait part de son expérience douloureuse : « J'écoute attentif, la haine entrer dans mon âme comme l'eau d'une source en la rivière. Je ressens le cri des enfants auxquels on a ravi le père, le cri de la mère à la condamnation du fils, la voix aigre et purulente de mépris des témoins à charge. » Il a assisté à un horrible spectacle. La justice semble être un théâtre de la cruauté. Le représentant du parquet, porte-parole de l'accusation, prononce des réquisitoires qui lui semblent abjects : « les stupides, féroces, sanguinaires emportements oratoires de l'avocat-général. » Quant aux autres acteurs du procès, jurés, président, avocat, il lui sont apparus « plus stupides, plus féroces, plus sanguinaires encore ». Il a l'impression de vivre un véritable enfer et d'être enfermé dans quelque salle obscure où il serait livré lui-même à la question : « fers rouges qui labourent ma chair ! fange bouillante qui me tombe sur le crâne ! Qui vais-je immoler à ma haine ? »

En 1930, Sigmund Freud reviendra, en tâtonnant, et sans prétendre donner une vérité impériale, sur l'existence d'une pulsion agressive qui serait le propre de l'homme : « au début je n'avais défendu les conceptions développées qu'à titre expérimental », écrit-il, mais progressivement son « hypothèse de la pulsion de mort ou de destruction » est devenue une certitude¹⁰. Et plus loin d'ajouter que « même là où elle survient sans visée sexuelle, y compris dans la rage de destruction la plus aveugle, on ne peut méconnaître que sa satisfaction est connectée à une jouissance narcissique extraordinairement élevée, du fait qu'elle fait voir au moi ses anciennes qualités de toute-puissance accomplie ». De la sorte, « le penchant à l'agression » est bien « une prédisposition pulsionnelle originelle et autonome de

9. Valentin COURAUD, « Quelques réflexions sur la force sociale de la haine pour le déterminisme », *L'Humanité nouvelle. Revue internationale. Sciences, Lettres et Arts*, II^e année, t. II, vol. V, 1898, p. 434-435.

10. Sigmund FREUD, *Malaise dans la culture*, Paris, PUF, œuvres complètes/psychanalyse, coll. « Quadrige », préface de Jacques André, 2010, p. 64.

l'homme¹¹ ». À ce stade, nous nous contenterons de souligner, que tout se passe comme si la haine relevait de cette tendance à l'agression¹², mais la plupart des individus et des sociétés dressent des garde-fous ou des barrières morales pour ne pas être emportés. Pour les briser ou les abattre, il faut des circonstances particulières, voir un faisceau d'événements, à l'échelle d'une personne, d'un groupe familial ou sociétal. Mais globalement, les « déshérités de la fortune », les « êtres vils » et les « femmes méprisées » n'ont pas l'impression d'appartenir au « peuple souverain ».

Sans doute convient-il d'abord de s'approcher au plus près des hommes et des femmes et de leurs obscurs remous, même si le plus souvent, au sein du couple ou dans les familles, la haine est niée, occultée ou euphémisée. Ensuite, à une autre échelle, il importe d'examiner la manière dont la haine se fraye un passage dans le champ du social. La « société des individus¹³ » étant davantage que les haines de chacun.

11. Voir aussi l'édition publiée par Garnier-Flammarion, 2010, 218 p., avec une présentation de Pierre Pellegrin.

12. Voir notamment Pierre KARLI, *L'homme agressif*, Paris, Odile Jacob, 1996 [1987], 470 p.; et Peter GAY, *La culture de la haine*, Paris, Plon, coll. « Civilisation et mentalités », 1998, 558 p.

13. Norbert ELIAS, *La société des individus*, Paris, Fayard, 1991, 301 p.